

Jeudi 25 novembre 2010

## **Mort au Musée**

Je savais que j'aurais pas dû y aller. Les admirations contagieuses, la pression de l'événement-unique-à-ne pas-rater, l'intérêt pour l'œuvre elle-même... et un moment de creux dans l'emploi du temps... J'y suis donc allé, à cette fantastique expo Basquiat au Musée d'Art Moderne de Paris. Mon e-billet m'a épargné une queue inexistante à cette heure du déjeuner, c'est déjà ça... mais, dès la première salle, j'ai vérifié mon incapacité à profiter d'une telle manifestation : entre la gardienne rappelant à une visiteuse que l'usage du téléphone portable était interdit, comme dans les églises, – vive le street art ! – et les groupes réduits à leur oreille, aveuglés par les commentaires savants de guides assermentés, j'ai vite compris qu'il y aurait entre Basquiat et moi toute l'épaisseur des contradictions d'un système de diffusion de l'art qui sous prétexte de me l'apporter m'en éloigne. Je reconnais volontiers mon handicap : incapable suis-je de m'abstraire des contextes muséal et marchand qui, à éclairer si brillamment les œuvres, m'aveugle à mon tour. Je n'arrive pas à m'abstraire de messages que je perçois comme insupportablement contradictoires, quand je ne les trouve pas stupides. Quand arrêtera-t-on cette référence à l'enfance, à sa spontanéité, pour parler d'une œuvre adulte, pensée, portée par une recherche volontaire, délibérée qui n'est pas retour à l'enfance mais invention cultivée, recherche hors des sentiers connus ? qui n'est pas acquisition d'un schéma corporel mais rapport avec la mort ? Tous ces corps habités par des crânes aux orbites vides sont, me semble-t-il, bien autre chose que des dessins d'enfants. Je me suis senti parfois comme devant les tableaux de Jérôme Bosch ou ceux de Brueghel l'ancien dont on dit qu'ils cachent des proverbes et des symboles que nous sommes incapables de voir aujourd'hui. La répétition de signes dont le sens m'échappe, lettres isolées, formes accumulées, exprime quelque chose dont l'insistance est évidente, mais dont la valeur de communication me laisse ignorant. Ce qui s'impose à moi par contre, c'est, une parmi d'autres, la contradiction d'un monde qui célèbre ainsi quelqu'un dont on ne manque pas de nous rappeler la toxicomanie et la mort par overdose, monde qui par ailleurs blâme sans cesse les usagers « ordinaires » des mêmes produits. Un monde qui voudrait nous faire croire que tout graffiti est une œuvre tout en stigmatisant les banlieues, et qui ne voit pas dans cette peinture faite dans l'urgence la caricature de son propre cycle production-consommation-destruction qui s'emballe mortellement sous la douce injonction de la croissance indispensable... Un jour, normalement, la croissance des uns s'arrête, et commence ce qui devrait être leur maturité, laissant à d'autres le temps de la croissance... Le toxicomane a toujours été à mes yeux l'apothéose dramatique du monde capitaliste. Il arrive à produire de la pure plus-value à partir de son propre corps, à partir de sa propre destruction déguisée en consommation-jouissance... Si j'arrive à être sensible au drame d'une vie, fut-elle projetée sur une toile, je n'arrive pas à esthétiser la production d'argent et de lieux communs embourgeoisés qui le dépouille de son sens...

Je n'irai plus aux expos mais au hasard des rues, disponible aux éphémères œuvres de mousse ou de glace sur les chemins, aux craquellements inspirés de l'asphalte, et aux hasards des œuvres de la lumière sur les amoncellements improbables et hasardeux de nos rebus...